

NEW YORK

Ghada Amer

Galerie Cheim & Read / 3 avril - 10 mai 2014



Dans sa nouvelle exposition intitulée *Rainbow Girls*, Ghada Amer semble avoir tourné la page de la pornographie. Elle ne suit plus au fil les contours de fellations et autres réjouissances, mais prend désormais pour motif de ses tableaux de fils des slogans qui, de Simone de Beauvoir (« On ne naît pas femme on le devient ») à Amina Sboui (ancien membre du mouvement Femen), de Margaret Sanger (fondatrice de l'American Birth Control League, 1921) à la chanteuse Alanis Morissette ou la comédienne de sitcom Roseanne Barr, affirment leur droit à disposer de leur corps et à « se révolter contre le *body politics* ». Contrairement à Amina Sboui, condamnée à mort par les salafistes pour avoir inscrit en arabe sur ses seins la phrase revendiquant son corps comme sien, puis posté la photographie sur Internet, Amer brode en anglais sur un fond abstrait : « Mon corps est ma propriété et ne représente pas l'honneur. » Souvent tronqué ou encore présenté dans la pose d'Aphrodite pudique (*Blue Bra Girl*), le corps est désésexualisé ou réduit non sans ironie à des portraits d'inconnues comme toute conventionnels, n'était leur trame sauvage. La pièce maîtresse de l'exposition est sans conteste *The Big Black Bang*, une toile monumentale. L'effet tridimensionnel des fils vigoureusement brassés au gel est époustouflant. Ça et là, de rares motifs trouvent ce magma solaire incroyablement charnel, telle cette bouche grande ouverte, avide d'air sous l'étouffement des fils ou cherchant peut-être, vieux souvenir d'antan ? un sexe à sucer.

Frédérique Joseph-Lowery

In her new show, *Rainbow Girls*, Ghada Amer seems to have turned the page and left porno behind. Her embroidery no longer traces the outlines of blowjobs and other delights, but rather takes as its motifs slogans that, from Simone de Beauvoir ("One is not born but rather becomes a woman") to Amina Sboui (a former member of the Femen movement in Tunisia) and from Margaret Sanger (founder of the American Birth Control League, 1921) to the singer Alanis Morissette and the sitcom comedian Roseanne Barr, declare their right to their own bodies and to "revolt against body politics." Unlike Sboui, condemned to death by the Salafists for having written across her breasts in Arabic words claiming ownership of her own body and then posted the photo on the Web, Amer stitches in English against an abstract background the words, "My body is my own and doesn't represent anyone's honor." Often cut off or shown in Aphrodite's classical modest pose (*Blue Bra Girl*), the body is desexualized or ironically reduced to totally conventional portraiture of unknown women. The show's centerpiece is incontestably the monumental canvas *The Big Black Bang*. The 3-D effect of the gel-coated strings vigorously standing on end takes your breath away. A few rare, scattered motifs punctuate this incredibly carnal solar magma like big open mouths gasping for air, as if smothered by the strings, or perhaps, searching—a vague blast from the past—for a dick to suck?

Translation, L-S Torgoff

BERLIN

Gallery Weekend; Berlin Biennale; Project Space Festival

Divers lieux / 2 - 4 mai; 29 mai - 3 août; 1^{er} - 31 août 2014

Peu de temps avant que Paris n'insure son premier week-end des galeries (intitulé Choicest), Berlin fêtait les dix ans de la manifestation similaire. Peu de nouvelles galeries profitaient de cette édition pour ouvrir ou déménager : les participants sont désormais des acteurs identifiés du marché de l'art, actifs depuis plusieurs années dans la capitale allemande, et ils n'ont plus rien à prouver ou à inventer. L'embourgeoisement menace. Le choix des artistes est en partie défini par la possibilité de justifier des prix importants sur le marché. On trouve, avec plaisir, beaucoup de « positions historiques » ou d'œuvres « vintage » : Zofia Kulich chez Zak-Branicka, Wolfgang Laib chez Buchmann, Bertrand Lavier chez Kewenig, Lili Dujourie chez Michael Janssen, François Morellet chez Jordan-Seydoux, Julian Beck chez Supportico Lopez ou Keiichi Tanaami chez Lehmann. Mais on n'apprend peu de chose sur les artistes qui font aujourd'hui la vie culturelle de Berlin. C'est en revanche dans le domaine de l'architecture que se trouve la véritable différence avec Paris. Les galeries cherchent à impressionner les visiteurs par la grandeur ou le raffinement de leurs espaces (même si l'effet Tate Modern s'efface). Ainsi la galerie Neu, alors que tous quittent peu à peu le quartier de Mitte, y a fêté ses 20 ans en intégrant un beau volume au cœur d'un îlot de logements de l'ex-Allemagne de l'Est, tandis qu'Isabella Bortolozzi, fidèle à son aventure de défricheuse d'espaces, s'offre un deuxième lieu d'expositions de 180 m². C'est donc du côté de la 8^e Biennale de Berlin que l'on commence à chercher des artistes berlinois. Déception

également : si la manifestation se trouve une figure tutélaire en la personne de l'explorateur Alexander von Humboldt, celui-ci devient rapidement une excuse pour dérouler une suite de poncifs sur la ville et son histoire. Et si quinze artistes sur la cinquantaine d'exposants « vivent et travaillent à Berlin », ils représentent avant tout le monde globalisé tel que les nombreuses biennales nous le présentent. Pire, le propos très « post-colonial studies » du curateur Juan A. Gaitán, plus de dix ans après la très politique Documenta d'Okwui Enwezor, se dilue dans le gentil, le propre, le joli. La Biennale occupant des espaces dans le musée Ethnologique de Dahlem, on s'attendait à des rencontres, des associations, des frictions. Mais l'art contemporain se retrouve mis de côté ou entre les salles d'expositions permanentes, sans arriver à mettre en mouvement ce charmant musée particulièrement endormi. Il ne reste donc plus qu'une histoire d'accrochage et de critique de l'exposition des collections ethnologiques, ce que les artistes mettent parfaitement en question en jouant eux-mêmes aux commissaires et scénographes (tels Judy Radul qui reconstruit les vitrines de Dahlem dans les Kunst Werke et installe un système de vidéo-surveillance entre les deux institutions, ou Mario García Torres qui, dans la cave de Dahlem, fabrique une exposition monographique à propos du compositeur Conlon Nancarrow). On attendra donc le mois d'août pour assister à une vaste opération réunissant une trentaine de *projektraum* : le Project Space Festival. Car, étrangement, dans un contexte immobilier de moins en moins favorable, les artistes berlinois font preuve d'une

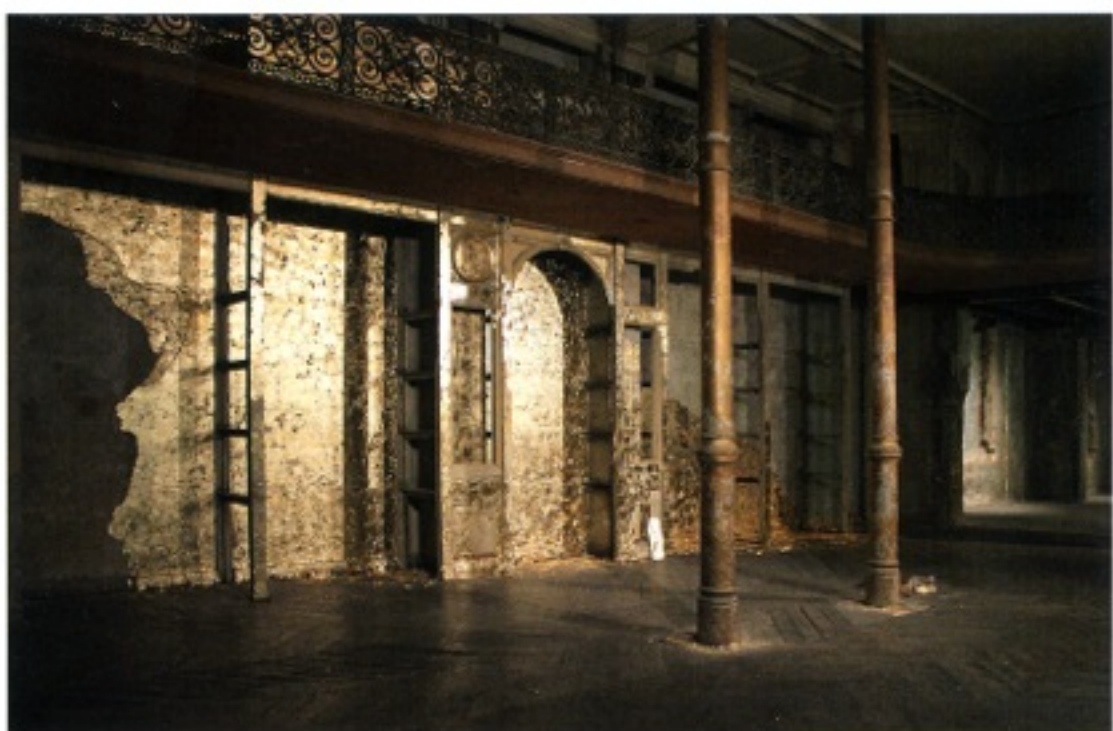


belle résistance et continuent à investir sur l'ensemble du territoire de la ville, des garages désaffectés, bureaux inoccupés et boutiques délaissées. Surtout, après plus de deux décennies d'application d'un modèle d'entraide et d'autogestion l'artist-run-space Autocenter vient de fêter son treizième anniversaire !, ils n'ont jamais été aussi et organisés. C'est donc de ce côté que se tourneront ceux qui cherchent encore à comprendre les spécificités de Berlin et son foisonnement artistique. Les autres apprécieront les classiques du Gallery Weekend et regretteront les clichés formalistes de la Biennale.

Thibaut de Ruyter

Shortly before the inauguration in Paris of the city's first gallery weekend, "Choices," Berlin was celebrating its tenth edition of a similar event. By now most of the participants are established art market presences that have been active in the German capital for several years and have nothing to prove, so this time there were fewer new arrivals or new spaces. The risk is that things will get a little staid and comfy. The choice of artists was partly defined by concern to justify high prices on the market. It was certainly a pleasure to discover a good number of "historic" and "vintage" offerings: Zofia Kulik at Zak-Branicka, Wolfgang Laib at Buchmann, Bertrand Lavier at Kewenig, Lili Dujourie at Michael Janssen, François Morellet at Jordan-Seydoux, Julian Beck at Supportico Lopez and Keiichi Tanaami at Lehmann. Interesting, certainly, but there are no real revelations about these artists who constitute the backbone of Berlin cultural life. What makes this show really different from Paris is the architectural aspect, as galleries strive to impress with the grandeur and refinement of their spaces (the Tate Modern syndrome, maybe?). Whereas most galleries are leaving the area, the Neu gallery celebrated twenty years in Mitte by moving into a handsome space in the middle of a DDR housing block, and Isabella Bortolozzi, ever the explorer, opened a new 180-square-meter space.

For Berliner artists, we looked to the eighth Berlin Biennale. But this too was disappointing. Taking the great explorer and scientist Alexander von Humboldt as its symbolic figurehead may have sounded pro-



Page de gauche (page left, from top): Ghada Amer. « The Big Black Bang ». 2013. Broderie synthétique et gel sur toile, 259 x 335 cm. Acrylic embroidery and gel/medium on canvas. Expo « Vinyl Terre & Horror ». 2011. (Die Raun, Berlin ; Ph. J. Windszus) Cette page, de haut en bas / this page, from top: Anna Talens. « Beauty and Decay ». 2012. (Espace Surplus) Max Frisinger. « Read Sea ». 2013. (Ozea. Ph. M. Schuurman)

missing, but this soon turned into an excuse for rolling out a series of clichés about the city and its history. And if fifteen out of the fifty-odd artists featuring in the event "live and work in Berlin," what they really represent is the globalized art world and we have already seen them in many other biennials. Worse, the emphatically "post-colonial studies" approach of curator Juan A. Gaitán, more than a decade after Okwui Enwezor's highly political Documents, soon turns into something altogether too nice, neat and pretty. Given the use of spaces in the ethnological museum in Dahlem, you would have expected a bit of encounter, friction and comparison, but here contemporary art is shunted to one side or fitted in between permanent exhibition rooms and never manage to inject any dynamism into this charming but particularly sleepy mu-

seum. That leaves only the matter of hangings and the critique of the exhibition of ethnological collections, which is something these artists do perfectly well by playing the role of curators and exhibition designers (for example, Judy Radul recreates the Dahlem vitrines at Kunst Werke and installs a video-surveillance system between the two institutions, while Mario García Torres, in the cellar at Dahlem, has created an exhibition about the composer Conlon Nancarrow). So, we'll have to wait for August and the ambitious operation bringing together some thirty *projektraum*: the Project Space Festival.

Despite increasing pressure on real estate, Berliner artists are fighting back and continuing to take over disused garages and offices and abandoned shops. After more than two decades of applying a model of self-help and autogestion (the artist-run space Autocenter has just celebrated its thirtieth birthday!), they are better organized than ever before. This is where those interested in the specificities of Berlin and its artistic profusion will look. Others will enjoy the classics of the Gallery Weekend and no doubt sigh over the formalist clichés of the Biennale.

Translation, C. Penwarden

